

# JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,  
Rue de Lorraine, 13,  
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers  
dont il est envoyé 2 exemplaires sont  
annoncés dans le journal.

## INSERTIONS :

Annonces . . . . . 25 Cent. la ligne  
Réclames . . . . . 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10. A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours. à l'AGENCE-DALGOTTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

## ABONNEMENTS :

Un An . . . . . 12 Francs.  
Six Mois . . . . . 6 id.  
Trois Mois . . . . . 3

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en

Monaco, le 7 Juillet 1867.

## NOUVELLES LOCALES.

Le Prince a quitté Paris le 30 juin, pour se rendre au Château de Marchais, sa résidence d'été.

Notre numéro du 26 mai annonçait la création d'une Société philharmonique dont les exécutants, au nombre de quarante, appartiennent tous à la jeunesse de Monaco.

On n'attendait, pour commencer les répétitions, que l'arrivée des instruments commandés à Marseille. On les a reçus cette semaine, et maintenant ces études sont suivies avec beaucoup d'ardeur et de zèle. Dans un temps prochain, nous pouvons espérer d'entendre de l'excellente musique faite par les enfants de notre ville.

Mardi dernier a eu lieu, à Monaco, une touchante et pieuse cérémonie. Les Dames de St-Maur que depuis quelques années, S. A. S. le Prince Charles III a daigné appeler à la direction du pensionnat et de l'école des jeunes-filles, donnaient, ce jour-là, un exemple de fervente piété aux enfants confiées à leur sollicitude maternelle. Dans le tombeau de l'autel d'une chapelle nouvellement érigée dans le pensionnat devaient être déposées des reliques de Sainte Philomène. Chapelle et autel ont été solennellement bénis, après quoi M. le Curé de la paroisse a célébré la messe, pendant laquelle l'orgue n'a cessé d'unir ses accords au chant gracieux des cantiques. Une petite procession s'est avancée ensuite dans les jardins du pensionnat sous les palmiers et les orangers et s'est rendue, par la place de la Visitation, à l'Hôtel-Dieu, pour en rapporter triomphalement sur un brancard couvert de fleurs les restes de Sainte Philomène. Un petit drapeau aux couleurs nationales, ouvrait la marche et flottait sur les petits enfants de l'asile. Venaient ensuite les jeunes-filles groupées autour de leur blanche bannière, chantant des cantiques sous la direction de leurs pieuses maîtresses.

Les parents, témoins de cette scène intéressante, souriaient à leurs enfants et devaient éprouver, n'en doutons pas, une de ces émotions sans mélange, partage réservé aux pères et aux mères ici-bas.

Autour du brancard, quelques jeunes-filles portaient les emblèmes du martyr de la sainte. M.

l'abbé Ramin, curé de la paroisse, assisté de son clergé, fermait la marche.

Un grand concours de fidèles se pressait sur le passage de la procession.

Une fête aussi intéressante fait époque naturellement dans la mémoire des enfants et laisse aux parents un doux et consolant souvenir, en même temps qu'elle est un encouragement au zèle des religieuses qui donnent aux jeunes-filles de notre ville une instruction et une éducation parfaites.

Monaco possèdera bientôt une nouvelle institution pareille à celle des sœurs de Saint-Maur, mais réservée aux garçons. Elle sera dirigée par les Frères des Écoles Chrétiennes dont tout le monde apprécie le zèle et le dévouement. Alors la Principauté entrera dans une voie de prospérité intellectuelle, égale à la prospérité matérielle dont nous jouissons, et la population n'oubliera jamais qu'elle doit tout ces bienfaits à la haute sollicitude du Prince Charles III.

Ces jours derniers, à Monte Carlo, on a déraciné un olivier gigantesque dont la souche énorme eut découragé la hache. Il a fallu traiter ce bloc de bois comme on fait des masses de rochers; on en a eu raison à coups de mines. Cette seule souche donnera plusieurs stères de bois à brûler.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco du 1<sup>er</sup> au 30 Juin est de 4,276.

Cette semaine, des pêcheurs de corail sont venus exercer leur industrie dans la mer de Monaco; ils ont plongé à la pointe de Monte Carlo et sous le rocher de Monaco. Leur travail a donné des résultats satisfaisants.

A ce propos nous ne saurions mieux faire que d'emprunter au *Journal de Grasse* quelques détails sur cette pêche du corail aussi difficile que périlleuse.

Nos dames qui portent des riches parures en corail ne pensent pas aux fatigues et aux périls auxquels il a fallu s'exposer pour aller chercher au fond des eaux ces arbres de pourpre.

Anciennement, cette pêche se faisait sans aucun danger: on tirait le corail à l'aide d'un filet. Cette manière de le prendre présentait l'inconvénient d'en laisser beaucoup perdre ou briser. Au moyen du sca-

phandre, le pêcheur se promène au fond de l'eau, examine toutes les roches et coupe avec le petit ciseau dont il est muni les arbres qu'il découvre.

Quel spectacle, quand on aperçoit cet homme revêtu de l'appareil, cet homme devenu monstre! Il a une tête énorme, une lourde tête de plomb qu'on lui visse sur une cuirasse de cuivre. Cette tête horrible a deux grands yeux de verre qui vous regardent et vous font peur. Sur la poitrine s'appuie un large plastron du poids de 20 kilog. Il a des sandales de plomb qui pèsent presque tout autant. Il est revêtu d'un vêtement en caoutchouc très simple; quand la pompe à air commence à souffler, voilà l'homme qui se gonfle, qui se gonfle. On croirait voir la grenouille imitant le bœuf. Vous le voyez disparaître lentement le long de l'échelle qui le conduit dans l'abîme au milieu d'un grand bouillonnement produit par l'excès de l'air qui circule dans tout le vêtement.

Le voilà alors parmi les hôtes du monde aquatique, parmi le crabe, la baudroie et la pieuvre, parmi les marsouins et les requins, parmi des monstres inconnus. Le plongeur voit des choses étranges, il parcourt des sentiers inconnus au milieu des rochers, sous ses pieds il sent glisser ou s'écraser des êtres hideux qui le font frissonner. Devant lui se présentent des grottes mystérieuses et profondes dont il n'ose franchir le seuil. Souvent il descend des précipices en se cramponnant aux saillies de la roche: il peut ainsi atteindre une grande profondeur. Mais alors la pression des eaux opprime sa poitrine, un sommeil léthargique s'empare peu à peu de lui, une grande somnolence le gagne, il s'affaisse sur lui-même ou s'assied et meurt là quelquefois au milieu de ce monde étrange qui remue et glisse autour de lui, comme les monstres que nous apercevons dans nos rêves.

L'année dernière, à Cassis, rapporte le *Nouvelliste de Marseille*, un plongeur a péri de cette manière. Il était dans un fond de vingt-cinq brasses, profondeur la plus grande à laquelle on puisse parvenir. Les hommes de la barque voyant que la corde des signaux ne remuait plus depuis quelque temps, remontèrent le plongeur à la hâte; il n'était pas mort encore, mais il expirait quelques heures après.

Un incident du même genre est arrivé ces jours derniers à un plongeur. Cet homme a glissé dans une fente de rochers où il s'est trouvé pris comme dans un piège. Ses compagnons ont eu beaucoup de peine pour le dégager; quand on l'a retiré, il ne donnait plus signe de vie; cependant, à force de soins, on est parvenu à le sauver.

Il ne se passe pas d'années, sur les côtes de Provence, sans qu'un homme ou deux périssent en cherchant le corail.

A LA MÉMOIRE DE S. M. MAXIMILIEN.

On l'a fusillé !

Noble et vaillante victime,

O Maximilien, la vieille Europe en deuil  
Frissonne d'épouvante en apprenant ce crime  
Et, muette, elle attend le glorieux cercueil,

Car il est mort en brave. En tombant dans la lutte,  
Vaincu par le climat et par la trahison,  
Cet Empereur n'est pas amoindri par sa chute.  
Tu ne peux, Juarez, entacher son blason ;

Tu lui prends son empire et tu lui prends son trône,  
Mais, loin de l'abaisser, la mort doit le grandir,  
En posant sur son front la plus noble couronne,  
L'auréole qui luit sur le front du martyr.

HYACINTHE GISCARD.

BIBLIOGRAPHIE.

Je viens de lire le nouveau livre de Henry de Kock : *le Roman d'une femme pâle*, et, avant de donner mon opinion sur le livre, il me plaît de la donner sur l'écrivain.

Une vieille dette que je lui paye.

Depuis quelque temps Henry de Kock est très-attaqué par certaine critique : la critique des petits journaux, — la critique aux petites dents aux petites plumes, qui l'accuse, surtout, de chercher ses succès dans l'immoralité.

Eh bien ! j'en suis fâché pour ces Aristarques qui, d'ailleurs, ne se piquent point, généralement, d'urbanité dans le choix de leurs coups de boutoir *ad hominem*, — mais ils ne savent pas ce qu'ils disent.

On ils ne disent pas ce qu'ils savent. — A leur choix : ignorance ou hypocrisie.

Non, Henry de Kock n'est point immoral. Dans *la Voleuse d'amour*, *les 13 Nuits de Jane*, *le Démon de l'alcôve*, *la Nouvelle Manon*, *les Petites chattes de ces Messieurs*, *les Accapareuses*, ceux de ces romans les plus mordus, — nous ne disons pas : déchirés ; ils résistent très-bien ; — par les quenottes en question, il peint un monde qu'il connaît, qu'il a étudié, observé, ausculté... — et ce monde n'est pas sans doute, le monde où nous aurons jamais envie de voir s'établir nos filles... — ni même nos fils.

Mais parce qu'on parle de choses et de gens méprisables, est-il à dire qu'on mérite le blâme ? A ce compte, quels écrivains, — et je prendrai parmi les plus grands, — seraient à l'abri du reproche ? — Ah ! si, en nous montrant ces choses et ces gens, on affectait de nous les donner comme règles de conduite et comme modèles, à la bonne heure ! Je m'inclinerais devant une noble indignation ! Mais il n'en est pas ainsi, non, il n'en est pas ainsi. Ouvrez le premier venu de ces livres que j'ai cités, qu'y verrez-vous ? Des tableaux amusants, intéressants ; parfois dramatiques ; toujours vrais. Puis, comme couronnement à tout cela, sans exception, suivant la loi juste, — la loi divine, — le bien dominant le mal, le laid cédant la place au beau, le vice s'effaçant, honteux, devant la vertu triomphante...

« Sapristi ! » — style Desgenais, — du moment que, dans chacun de ces ouvrages, Henry de Kock, — à l'instar de tout bon mélodramaturge dans tout bon mélodrame, — vous montre, invariablement,

au dénouement, *le vice puni et la vertu récompensée*, que pouvez-vous désirer de plus, messieurs les Frérons à deux sous la ligne ? Êtes-vous donc plus royalistes que le roi ? Mais les trois quarts et demi des romans de Henry de Kock sont estampillés. — Un de ces matins bénis que vous aurez trois francs en poche, assurez-vous, *de visu*, du *visa*, dans quelque gare de chemin de fer. — C'est qu'en dépit de vos criaileries, la commission du colportage ne veut pas voir dans ces livres ce que vous y voyez... ou plutôt ce que vous feignez d'y voir, hommes de trop de vertu ! — Soyez sincères, là... — pour une fois, bah ! — votre grief le plus grave contre Henry de Kock, c'est qu'il se lit, qu'il se vend...

Et que, lorsque, par impossible, vous parvenez à produire, vous, et à vous faire imprimer, tout au plus vos meilleurs amis ! — vos parents ! — vos créanciers ! — ont-ils le courage d'enlever à votre œuvre cette virginité... qui lui vient du brocheur.

Qui veut trop prouver ne prouve rien. On appelait jadis Paul de Kock : *le Romancier des cuisinières*, et Paul de Kock se contentait de répondre en souriant : « Il y a donc beaucoup de cuisinières ? » Aujourd'hui, on appelle son fils : *le Romancier des femmes galantes* ; et Henry de Kock répond à son tour en souriant également : « Il y a donc beaucoup de femmes galantes ? »

D'ailleurs, tous ses romans ne sont pas du genre incriminé ; — incriminé par les enragés de morale, les furieux de chasteté ; j'en pourrais nommer dix, — Henry de Kock a écrit plus de cent cinquante volumes, — je me bornerai à en désigner quatre où il n'y pas ombre d'ombre de galanterie : *le Médecin des voleurs*, *les Mystères du village*, *les Mémoires d'un cabotin*, *l'Amour bossu*.

*L'Amour bossu*, — entre autres, — publié primitivement dans *le Constitutionnel*, est, à tous égards, une œuvre des plus remarquables ; comme conception, comme originalité, comme style, comme esprit.

*Le Roman d'une femme pâle* a toutes les qualités de *l'Amour bossu*. Henry de Kock a voulu prouver une fois de plus qu'il savait dépendre d'autres passions, d'autres sentiments que ceux du monde des courtisanes, et il a vaillamment atteint son but. Il y a dans ce livre de telles pages écrites avec une énergie, tels détails dessinés avec une finesse qu'un maître ne désavouerait pas. C'est l'histoire d'une honnête femme que la jalousie entraîne jusqu'au crime... et qui en meurt. — Et après l'avoir lu, frappé que nous étions de sa terrible étrangeté, nous nous sommes demandé si, réellement, ce roman était bien un roman, ou si l'auteur, indiscret par amour de l'art, n'en avait pas puisé la donnée première à quelque source confidentielle... — et suprême.

Ne vous semble-t-il pas, comme à nous, qu'il y a des choses qu'on n'invente pas ?

Quei qu'il en soit, *le Roman d'une femme pâle* sera bientôt dans toutes les mains, nous le lui prédisons.

Et... notre dette est payée. Que si, pour défendre un écrivain que nous aimons, nous avons ramassé quelques pierres à lui jetées par ceux qui ne l'aiment pas, nous autorisons très-volontiers ceux-là à adapter à leur profit ce proverbe arabe : *On ne jette de pierres qu'aux arbres à fruits*.

FRÉD. VOISIN.

VARIÉTÉS.

LA CHUTE D'UN OURS.

NOUVELLE.

Le quartier de Monte Carlo, dans la Principauté de Monaco, aujourd'hui si riche, si vert, si animé, si vivant, n'était, il y a quelques années à peine, qu'un plateau âpre, stérile, inculte, çà et là raviné par les pluies, terre ingrate, hérissée de rochers, où les pâles oliviers enfonçaient leurs racines altérées de sève ; pourtant, alors comme aujourd'hui, cette morne solitude était dans une merveilleuse situation. Abrisée des vents du Nord par les Alpes maritimes, elle dominait, du côté de la mer, de splendides horizons. On comprit enfin que la nature avait fait là des avances au génie de l'homme. On sema dans ces rochers de l'or et du travail ; on a récolté une ville, une station d'hiver, comme on dit. Hôtels, villas, jardins ont surgi comme par enchantement. L'aridité est devenue féconde, le désert s'est peuplé, les rochers se sont couronnés de fleurs.

Un matin de décembre, dans une des villas disséminées sur le versant qui descend de la route de Menton jusqu'au bord de la mer, et à demi cachées parmi les massifs d'orangers et de citronniers, trois personnes déjeunaient sous une tonnelle, M. et M<sup>me</sup> Michelin et leur fille Lucile, lorsque le repas fut interrompu par le carillon de la sonnette. Lucile, reconnaissant la sonnerie, se leva, vive et joyeuse, et courut à la porte en s'écriant : — C'est tante Micheline !

Tante Micheline arrivait en effet, entraînée par sa nièce.

— Voulez-vous que je vous cueille une orange, ma tante, ou si vous préférez un doigt de Tokai ?

Cela fut dit entre deux baisers.

— Merci, enfant gâtée ; nous avons à causer de choses sérieuses.

— Alors, je m'en vais.

— Non, Lucile, tu n'est pas de trop ; il s'agit de ton bonheur.

— Voilà ma sœur qui enfourche son dada, pensa M. Michelin.

— Mais je suis très heureuse, dit Lucile en rougissant.

— On n'est jamais assez heureux, tant qu'on n'a pas fait le bonheur de quelqu'un.

— Chère sœur, dit M. Michelin, voilà une maxime qui n'est pas d'un égoïste.

— C'est bon, monsieur mon frère, je n'ai pas l'intention de vous l'attribuer.

— Depuis quinze ans, continua tante Micheline, je pense à l'établissement de ma chère Lucile.

— Et vous avez un futur sur vous ? demanda M. Michelin.

— J'en ai un, jeune, beau, riche, taillé en héros de roman.

— Et il se nomme, ce phénix ?

— Jacques Duroc.

— L'ours de Roquebrune ? demanda M<sup>me</sup> Michelin.

— D'abord, dit la tante, je ne crois pas aux ours ; du moins tous ceux que j'ai connus étaient-ils apprivoisés.

— Cependant, dit M. Michelin, on sait que M. Duroc n'est pas un caractère sociable. Il vit toujours seul, salue à peine les gens qu'il rencontre, évite ceux qu'il connaît, n'accepte aucune invitation ; on ne l'a jamais vu sourire. C'est bien un ours en effet ; et certes je ne lui donnerai pas ma fille, de peur qu'il ne la dévorât.

— Vous vous trompez, monsieur mon frère ; il est vrai que M. Duroc n'a pas l'habitude du monde où pourtant son esprit et sa fortune lui permettraient de briller. Il aime la solitude, j'en conviens, ou plutôt il se résigne à vivre seul, croyant manquer de savoir-vivre. J'avoue que son éducation mondaine est à faire, mais je le sais bon et brave, énergique et doux. Il n'entend rien peut-être à la politesse selon le monde, mais il sait la délicatesse selon le cœur. En lui le fond est excellent, si la forme est défectueuse.

— Puisqu'il en est ainsi, s'il ne déplaît pas à Lucile, qu'il vienne !

— Et justement voilà le difficile ! Sachant quelle réputation il s'est faite dans le pays, il se croit plus ours qu'il ne l'est en effet ; il n'osera jamais venir.

— Faut-il donc aller moi-même lui demander sa main pour ma fille ? Le moyen serait nouveau, même dans une comédie.

Pendant cette conversation, Lucile, qui avait peine à dissimuler son embarras, avait disparu.

Un mot sur Jacques Duroc.

Son père, un ancien soldat, lui avait donné une éducation toute physique. L'équitation, l'escrime, le gymnase, la chasse avaient fait de Jacques le plus robuste garçon du pays. Habitué aux longues courses dans la montagne, portant virilement les guêtres et la veste du chasseur, il se trouvait gêné dans l'étroitesse d'un habit noir et sur le tapis d'un salon. On sentait en lui l'élève du soldat à qui avaient manqué les leçons d'une femme. Il ignorait surtout cette langue banale, phrases toutes faites qui alimentent les entretiens oiseux, lieux-communs précieux dans un pays comme le nôtre où l'on éprouve de la gêne et de l'embarras, dès que la conversation languit. Naturellement taciturne et rêveur, Jacques avait toujours fui la société, comme disait M. Michelin, non qu'il ne l'aimât point, mais il craignait de s'y montrer inélegant et gauche. Comme tous les français, il avait peur du ridicule, et il s'était fait farouche ne pouvant être gracieux. Il y a un mot pour qualifier ces bonnes natures incultes. On disait de Jacques : « brave garçon mais il n'a pas d'usage. »

Tante Micheline, une vieille amie de M. Duroc père, était peut-être la seule personne qui causât quelquefois avec Jacques, lorsqu'elle le rencontrait par les chemins. La perspicacité de la bonne femme avait découvert, sous la rude écorce de ce caractère, un cœur excellent, un esprit droit et sain. Elle avait été frappée de la justesse de ses observations, de la profondeur de ses vues. Jacques avait beaucoup lu mais il avait encore plus médité, et il s'était fait sur toutes choses des opinions bien arrêtées qu'il savait exposer avec clarté et au besoin défendre avec éloquence. Sa façon de s'exprimer n'était pas coulée dans le moule banal de la phraséologie mondaine, mais son langage était coloré, piquant, plein d'à-propos et d'imprévu. Sa vie contemplative l'avait fait poète, si la poésie est autre chose que l'art d'accoupler des rimes. Tante Micheline, qui était elle-même femme d'esprit et de sens, heureuse d'avoir découvert, dans le fils de son ancien ami, un esprit si cultivé sous une enveloppe aussi inculte, résolut de faire de Jacques son neveu. Ayant l'approbation du père de Lucile, elle monta en voiture et partit pour Roquebrune. Jacques habitait, près de ce village, une maisonnette isolée, au fond d'un bois d'oliviers. Il vivait là en compagnie d'une vieille servante, et jamais visiteur n'avait franchi le seuil de sa maison. De là le surnom qu'on lui avait donné dans le pays, l'ours de Roquebrune. Tante Micheline n'eut pas besoin de monter jusqu'au village. Près du vallon de Saint-Roman, sur la frontière de la Principauté de Monaco et de la France, elle rencontra Jacques qui cheminait, tête basse, un fusil sous le bras, mais s'inquiétant peu du gibier, car une linotte s'était étourdiment posée sur l'extrémité du canon.

— Prenez garde, dit tante Micheline, voilà un moineau qui vous couche en joue !

Tiré de sa rêverie, Jacques salua la bonne dame qui l'invita à s'asseoir près d'elle. Il voulut refuser, mais elle insista en disant : — il faut que je vous parle.

— Monsieur Duroc, lui demanda-t-elle *ex abrupto*, dès qu'il eut pris place dans la voiture, que pensez-vous du mariage ?

— Je ne puis avoir d'opinion sur ce sujet, répondit-il en souriant, n'ayant jamais été marié.

— Alors je précise ma question : voulez-vous que je vous marie ?

— J'avoue qu'une telle proposition... ainsi... à l'improviste... je n'avais jamais pensé à cela.

Je vous plains, mon ami ; la triste existence que vous menez là-haut dans votre thébaïde !

— Vivre selon ses goûts n'est-ce pas le bonheur ?

— Non, non, car si vous étiez heureux étant seul, vous ne seriez qu'un égoïste. Chacun de nous se doit à la société ; et la preuve c'est que, si retiré que vous viviez, vous ne pourrez jamais vous passer d'elle tout à fait, eussiez-vous le génie de Robinson. Je sais ce que vous allez me répondre : vous rendez service au prochain, quand l'occasion s'en présente ; vous payez exactement l'impôt ; au besoin vous monteriez la garde. Vous acquittez votre dette de citoyen, soit ! mais vous négligez vos devoirs d'homme du monde. Ce n'est pas assez que d'être honnête, encore faut-il se montrer aimable. Que diriez-vous d'un homme qui, après avoir exactement payé ses fournisseurs, les mettrait brutalement à la porte ? Telle est pourtant votre conduite avec le monde. L'amour, l'amitié, ces sentiments exquis, les jouissances en commun, vous ne connaissez tout cela que de nom. Vous fuyez toute liaison. Allons, mon beau sauvage, il est temps de vous civiliser.

— Je ne suis point un misanthrope, vous le savez ; je vis seul par habitude encore plus que par goût, sachant bien d'ailleurs que le monde peut se passer de moi.

— Si chacun parlait ainsi, convenez que nous vivrions dans une belle société ! Mais, puisque vous ne haïssez point le monde, que ne changez-vous vos habitudes.

— Et le pourrais-je ?

— Suivez mon conseil, mariez-vous.

— Je n'aime personne ; et d'ailleurs sais-je seulement comment on parle aux jeunes filles, moi qui n'ai jamais adressé de paroles aimables qu'à mon chien. Et puis quelle situation ! Gêné par mes habits, par mes gants, par le sentiment de mon inexpérience, me présenter seul dans une maison étrangère, avec le titre de prétendant, sentir tous les regards fixés sur moi, toutes les oreilles attentives à mon premier mot, surprendre peut-être d'ironiques sourires ; quelle épreuve pour un sauvage tel que moi ! Je n'en sortirais pas vainqueur et mieux vaut ne pas la tenter. Non, non, je ne suis qu'un ours ; qu'on me laisse à ma tanière !

— Mais les ours eux-mêmes se marient.

— Entre eux.

— Eh bien, je jure de faire votre bonheur malgré vous, et dès aujourd'hui, de peur de faiblir, je brûle mes vaisseaux, en annonçant partout votre mariage.

Jacques hochait la tête en signe de doute.

Tante Michelin insista vainement ; elle ne put triompher des objections du jeune homme.

— Tout ce qu'il faut pour réussir, il l'a pourtant, se disait la bonne dame, en s'en retournant à Monte Carlo. Je ne sache pas d'homme mieux doué et certes il rendrait ma Lucile heureuse, mais le monde l'effraie. Comme un soldat novice, la peur d'avoir peur le rend véritablement poltron. N'importe ! Je le mettrai en présence de l'ennemi ; il verra ma nièce. Quand M. Duroc sera sous le feu de deux beaux yeux, nous verrons bien s'il ne fait pas bonne contenance, car il est impossible que je me sois trompée sur son compte ; Jacques ne peut pas être un sot.

Un matin, Jacques reçut la lettre suivante d'un ancien camarade de son père retiré à Nice.

« Faites-moi, mon jeune ami, le plaisir de venir dîner à la maison, dimanche prochain. J'ai à vous demander un service. Pour être plutôt à Nice, embarquez-vous à Monaco, sur le *Charles III*. Je vous attendrai sur le quai. Tout à vous, »

« LÉON DIVARD. »

Jacques parlait sans défiance. M. Divard l'attendait sur le quai, comme il l'avait écrit.

— Je suis tout à votre service, dit Duroc en mettant pied à terre.

— Nous parlerons de cela tout-à-l'heure, répondit M. Divard, venez d'abord vous reposer un instant ; et il entraîna son jeune ami vers sa demeure.

Quand la porte du salon s'ouvrit devant eux, Jacques,

qui marchait derrière M. Divard, aperçut groupés en demi-cercle Monsieur, Madame et Mademoiselle Michelin, la bonne tante et M<sup>me</sup> Divard. Il devina le piège, mais il était trop tard pour reculer.

— Entrez, mon jeune ami, lui dit M. Divard, avec une malicieuse bonhomie.

Jacques, ému, embarrassé, s'avança gauchement. Il sentit que son pied, si agile à travers les sentiers de la montagne, si ferme au bord des précipices, allait le trahir sur le parquet brillant de ce salon. Les beaux yeux de Lucile bravement fixés sur lui achevèrent de le troubler. A peine eut-il fait deux pas vers M<sup>me</sup> Divard qu'il glissa et tomba sur son séant.

Tante Michelin se mordit les lèvres de dépit.

— Voilà mes beaux projets à terre ! se dit-elle.

Rouge de honte et de colère, Jacques devina, plutôt qu'il ne les vit, les sourires étouffés qui accueillaient sa chute malencontreuse. Une inspiration soudaine le sauva.

Il se releva vivement et s'avançant vers Lucile, il lui dit en s'inclinant et non sans grâce :

— Mademoiselle, ce n'est pas de cette façon que j'eusse voulu tomber à vos pieds.

— Bravo ! s'écria tante Michelin.

Ce mot mit tout le monde à l'aise, car chacun eut le bon esprit de le trouver charmant et plein d'à-propos. Encouragé par ce premier succès, Jacques se montra tel qu'il était en réalité, un brave et digne jeune-homme. On s'attendait à le voir silencieux et farouche, on fut surpris de l'entendre causer avec abandon et même avec grâce. Lucile, heureuse de l'écouter, regardait sa tante qui triomphait. Jacques se retira ravi de cette présentation qu'il avait tant appréhendée.

— Eh bien ! lui dit tante Michelin, que pensez-vous de Lucile ?

— Je vous devrai mon bonheur, répondit Jacques en lui prenant les mains et la remerciant avec effusion, mais, moi....

Et, comme il hésitait :

— On vous aime déjà, reprit tante Michelin, et maintenant puis-je annoncer votre mariage ?

— Oui, chère tante, aujourd'hui vous pouvez vendre la peau de l'ours.

HYACINTHE GISCARD

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 29 juin au 5 juillet 1867.

MENTON.	b. <i>Cécile</i> , français,	c. Gilbert,	sur lest
ID.	b. <i>Sylphide</i> , id.	c. Cosso, caisses citrons	
NICE.	b. v. <i>Palmaria</i> , id.	c. Questa, m. d.	
MENTON.	brick g. <i>Caroline</i> , français,	c. Vincent,	vin
NICE.	b. <i>St-Joseph</i> , id.	c. Palmaro, m. d.	
ID.	b. v. <i>Palmaria</i> , id.	c. Questa, sur lest	
AGDE.	b. <i>Luciano</i> , italien,	c. Stagnaro,	vin
ID.	b. <i>Battina</i> , id.	c. Ghio, id.	
MENTON.	b. <i>Joséphine</i> , français,	c. Aimable,	bois
VILLEFRANCHE.	b. <i>St-Michel</i> , id.	c. Isoard,	chaux
GOLFE JUAN.	b. <i>Jeune Louise</i> , id.	c. Barralis, sable	
ID.	b. <i>Marin</i> , id.	c. Arnulf, id.	
NICE.	b. v. <i>Palmaria</i> , id.	c. Questa, m. d.	
GOLFE JUAN.	b. <i>Marie et Claire</i> , id.	c. Julien, sable	
ID.	b. <i>Volonté de Dieu</i> , id.	c. Davin, id.	
NICE.	b. v. <i>Palmaria</i> , id.	c. Questa, m. d.	
VINTIMILLE.	b. <i>Bon Père</i> , italien,	c. Sibono, id.	
NICE.	b. <i>Trois frères</i> , français,	c. Forconi, id.	
ID.	b. <i>Marie</i> , id.	c. Constantin, id.	
ID.	b. v. <i>Charles III</i> , national,	c. Ricci, id.	
FINALE.	b. <i>Conception</i> , italien,	c. Saccone, id.	
GOLFE JUAN.	b. <i>St-Michel</i> , français,	c. Isoard, sable	
ID.	b. <i>St-Jean</i> , id.	c. Barralis, id.	
NICE.	b. v. <i>Charles III</i> , national,	c. Ricci, m. d.	
ID.	id.	id.	id.

Départs du 29 juin au 5 juillet 1867.

GOLFE JUAN.	b. <i>Elan</i> , français,	c. Gabriel,	sur lest
ST-RAPHAEL.	b. <i>Cécile</i> , id.	c. Gilbert, id.	
GOLFE JUAN.	b. <i>St-Ange</i> , id.	c. Gabriel, id.	
NICE.	b. <i>Sylphide</i> , id.	c. Cosso, c. citrons	

NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Questa, sur lest  
 GOLFE JUAN. b. *Trois amis*, id. c. Castillon, s. lest  
 MENTON. b. *St-Joseph*, id. c. Palmaro, m. d.  
 NICE. b. *Marie*, id. c. Constantin, s. lest  
 MENTON. b. *Souvenir*, id. c. Mireur, chaux  
 NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, sur lest  
 LAVAGNE. b. *Luciano*, italien, c. Stagnaro, vin  
 MARSEILLE. b. *Anais et Julie*, français, c. Bernardini, sur lest  
 LAVAGNE. b. *Battina*, italien, c. Ghio, vin  
 MENTON. b. *Joséphine*, français, c. Aimable, bois  
 GOLFE JUAN. b. *St-Michel*, id. c. Isoard, sur lest  
 ID. b. *St-Joseph*, id. c. Gairasco, id.  
 ID. b. *Jeune Louise*, id. c. Barralis, id.  
 ID. b. *Marin*, id. c. Arnulf, id.  
 NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, id  
 GOLFE JUAN. b. *Marie et Claire*, id. c. Julien, id.  
 NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, id.  
 GÈNES. b. *Bon père*, italien, c. Sibono, m. d.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest  
 VINTIMILLE. b. *St-Jean*, italien, c. Sibono, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 ID. b. *Trois frères*, français, c. Forconi, id.  
 ID. b. *Marie*, id. c. Constantin, id.  
 ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

**PORTRAITS & PAYSAGES**

chez M<sup>me</sup> FONTAINE, Photographe à Monaco.

**VUES DU PAYS**

En vente à l'imprimerie du Journal:

**La Sténographie**

PAR CH. TONDEUR

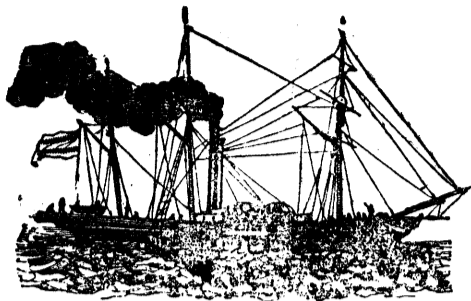
Commission en Librairie, abonnement aux journaux.

**HOTEL ET RESTAURANT DE LYON** tenu par JOSEPH BOSCO, rue du Milieu n° 23. Table d'hôte. — Service à la carte. — Salons particuliers et Chambres meublées. — Vins fins et liqueurs. — Prix modérés.

**VOITURES** pour la promenade et voyages. S'adresser à Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11.

**VOITURES** pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

**CORRESPONDANCE**  
**entre Nice & Monaco.**



Les heures de départ des bateaux à vapeur sont fixées comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du m. et à 4 h. 1/2 du soir

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

Depuis le 1<sup>er</sup> mai 1867 le service des Omnibus a lieu de la manière suivante :

**OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO**

DÉPART TOUS LES DEUX JOURS.

De Nice à 10 heures du matin ; — de Monaco à 8 heures du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

**Omnibus entre Monaco & Menton**

DÉPARTS DE MONACO :

DÉPARTS DE MENTON :

1<sup>er</sup> Départ 8 h. du m. — 2<sup>o</sup> départ 4 h. du soir. | 1<sup>er</sup> départ 10 h. du matin — 2<sup>o</sup> départ 4 h. du soir  
 3<sup>o</sup> — 4 h. du soir. — 4<sup>o</sup> (du Casino) 10 h. soir. | 3<sup>o</sup> — 4 h. 1/2 du soir — 4<sup>o</sup> — 7 h. —

Prix des places : fr. 4 50 — à Monaco, place du Palais ; — à Menton au bureau des Messageries Impériales.

**M. ALBIN**, HORLOGER de Nice, venant le samedi de chaque semaine à Monaco, où il est appelé par les travaux de réparation et de remontage des pendules à l'établissement du Casino, s'empresse d'offrir ses services aux habitants de la Principauté et aux nombreux étrangers qui y séjournent. M. ALBIN se charge de fournir dans le plus bref délai et aux meilleures conditions, tout ce qui concerne sa partie, ainsi que les objets en orfèvrerie et en bijouterie qu'on aurait à lui demander.

S'adresser pour les réparations et les achats à l'*Hôtel de Paris*, à Monte Carlo, et au concierge du Casino.

**UNE INSTITUTRICE** brevetée et munie des meilleurs certificats acquis en Suisse, en Hollande et en Angleterre désire donner des leçons de Français, d'Allemand et d'Anglais. Elle est à même d'enseigner les principes de la musique ainsi que toutes les branches de l'instruction, comme : la littérature française et Allemande, la logique du style avec exercices de composition et de correspondance, l'arithmétique le calcul de tête, la géographie, l'histoire, les divers ouvrages d'utilité et d'agrément, etc.

Pour des renseignements plus détaillés on est prié de s'adresser à M<sup>me</sup> PREISS, rue du Milieu, 14.

**HOTEL D'ANGLETERRE**, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

**HOTEL DE FRANCE**, rue du Tribunal et rue de Carmes. — Table d'hôte et pension.

**HOTEL DE RUSSIE**, place du Palais. Table d'hôte et pension.

**CAFÉ ET RESTAURANT** tenu par J.-B. BARRIERA. Déjeuners à 2 fr. et Diners à 2 fr. 50. — Pension,

**Bains de Mer de Monaco.**

**SAISON D'ÉTÉ 1867.**

La rade de MONACO protégée par ses promontoires est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, comme celui de TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS d'EAU DOUCE et BAINS de MER CHAUDS.

Le CASINO de MONTE CARLO, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN et HOMBURG. — NOUVELLES SALLES DE CONVERSATION et de BAL. — CABINET de LECTURE, où se trouvent toutes les publications Françaises et Etrangères. — CONCERT l'après-midi et le soir. Orchestre d'élite.

Le TRENTE-ET-QUARANTE se joue avec le DEMI-REFAIT, et la ROULETTE avec UN SEUL ZÉRO.

**GRAND HOTEL DE PARIS**, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT et CAFÉ. CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le nouveau et superbe bateau à vapeur le CHARLES III, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO plusieurs fois par jour en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures ; de LYON en seize heures ; de MARSEILLE en six heures.